

L'automne, les poètes et les médecins

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 42

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 1/2, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Pour avoir un lit.

Un gros tanneur de Lausanne, qui faisait sa tournée habituelle des marchés aux cuirs de la Suisse allemande, au commencement du XIX^e siècle, s'était arrêté dans un bourg du canton d'Argovie. Ses affaires faites, il se rendit à l'hôtellerie où il avait l'habitude de descendre et où, les jours de foire, on lui gardait toujours une chambre. Mais cette fois, par la faute de la domestique, qui allait se marier et qui pensait plus à son fiancé qu'à son service, personne n'avait songé au tanneur lausannois.

— Hélas! Monsieur, lui dit l'hôtesse, vous me voyez au comble du désespoir: toutes les chambres sont occupées.

— Vous ne m'avez pas même réservé un lit?

— Maudissez-nous, Monsieur: à cause de cette bête de Catherine, qui ne s'occupe plus que de ses noces, nous n'avons en effet pas même un lit à vous offrir. Tout est pris. Moi-même, je devrai passer la nuit sur une chaise, ayant cédé mon lit à la femme d'un de vos collègues.

— Nom d'un talon de botte! Madame, s'il m'est permis de jurer devant une personne de votre sexe, ceci ne fait point mon affaire. Je suis moulu, je dois partir demain à l'aube, il ne me convient pas de dormir sur le plancher... Aller dans une autre auberge serait sans doute inutile, vu l'affluence des marchands.

— Le *Bœuf rouge* et le *Lion* sont combles comme notre maison, mon pauvre Monsieur!... Ah! mon Dieu, comment faire?

— Qui donc a pris mon lit?

— Un commerçant très honorable de Bâle. Je ne crois pas qu'il se refuse à vous céder la moitié de sa couche et, comme il n'est pas très gros, vous dormiriez encore d'une façon passable.

— Hum! ça me va sans m'aller. Mais, à la guerre comme à la guerre, dites à votre honorable que je me propose de lui faire l'honneur de coucher avec lui...

Cinq minutes plus tard, l'hôtelière venait annoncer avec joie au tanneur que le commerçant bâlois mettait très volontiers la moitié de son lit à sa disposition.

— Vous ne lui avez dit ni mon nom ni ma qualité?

— Non, car il ne me les a pas demandés; et puis chacun sait que je ne loge que du monde comme il faut.

— C'est fort bien, ma bonne Madame. J'irai me mettre au lit dès que mon compagnon ronflera. Mais je vous demanderais auparavant un sabre.

— Un sabre! pourquoi faire, grand Dieu?

— Je vous le dirai demain matin.

— Vous n'avez rien à craindre, encore une fois, de ce monsieur de Bâle; il ne ferait pas de mal à une mouche... et puis, où voulez-vous que je prenne un sabre, moi?

— Voyons, ma belle hôtesse, vous avez bien un mari, un père, un frère, un beau-frère ou un beau-père qui est ou qui a été dragon, ar-

tilleur, grenadier ou trompette. Pour l'amour de nos vingt-cinq ans de cordiales relations, trouvez-moi un sabre, il me faut absolument un sabre!

— Que les hommes sont terribles! Vous l'aurez votre sabre; je sais trop que vous n'allez pas égorger quelqu'un pour que je puisse vous le refuser.

A minuit, notre tanneur, un chandelier dans une main, un sabre de cavalerie dans l'autre, montait à la chambre du Bâlois.

— Il dort comme un ange, cet animal-là! murmura-t-il en jetant un regard sur le lit.

Mais s'il était profond, ce sommeil ne dura guère. Il faut dire que le tanneur remuait chaises et tables, ouvrait et refermait les portes des armoires, comme s'il eût juré de réveiller toute la maison. Les yeux grands ouverts, le négociant de Bâle suivait avec étonnement les mouvements du bruyant voyageur. Soudain, il s'assit dans son lit et ses cheveux se hérissèrent: devant lui, lui tournant le dos, le tanneur faisait, à l'aide d'une couverture de voyage et de son habit, une sorte de mannequin, qu'une courroie retenait au dossier d'une chaise, et, après avoir passé et repassé la lame de son sabre sur la manche de sa chemise, le singulier voyageur s'escrimait sur son mannequin comme s'il eût voulu le fendre en deux.

— Monsieur, que faites-vous? demanda timidement le voyageur dans le lit.

Sans répondre, l'autre fauchait toujours le vide au moyen de son sabre, en s'efforçant de raser très exactement la tête du mannequin.

— Monsieur, monsieur! gémit la voix de plus en plus tremblante du spectateur de cette scène, dites-moi ce que vous voulez faire!

De la main, le tanneur lui enjoignit de se tenir coi, puis il se remit à faire ses énigmatiques passes.

Le Bâlois était maintenant hors du lit. Pour se donner une contenance, il essaya de plaisanter, tandis que ses jambes flageolaient: « En vérité, Monsieur le maître d'armes, vous tirez admirablement; mais vous avez un coup qui rappelle plutôt celui du bourreau. »

— Je suis, en effet, le bourreau et je m'exerce l'œil et le bras pour une exécution que j'ai à faire demain; mais que cela ne vous dérange nullement, remettez-vous au lit et dormez-vous, je vais vous rejoindre à l'instant.

— Du tout, Monsieur, je vous cède la place.

Et voilà le pauvre Bâlois qui s'habille et prend congé en hâte du tanneur, lequel, une fois seul, ferme sa porte à double tour et s'étendit dans le lit avec une joyeuse satisfaction. Mais, ainsi qu'il le racontait lui-même, il ne put s'endormir immédiatement, tant le rire qui s'était emparé de lui le secouait et faisait trembler le lit.

V. F.

L'automne, les poètes et les médecins.

Curieux titre, dites-vous? Que peuvent avoir de commun l'automne, les poètes et les médecins?

L'auteur de cette association, feu l'« oncle » Sarcey, s'en expliquait ainsi dans une chronique du journal le *XIX^e Siècle*. Si cette chronique n'est pas d'hier, elle est du moins de saison. En voici quelques extraits:

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

« Ainsi chantent les poètes. Pour eux, l'automne est la saison mélancolique et sombre. Lamartine a écrit sur l'*Automne* une méditation, qui n'a peut-être pas eu dans les anthologies la fortune du *Jeune malade* de Millevoye, mais qui est un des plus purs joyaux de la poésie française:

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillages jaunissants sur les gazon éparés;
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

» Le poète s'attendrit ensuite sur les jours où la nature expire:

C'est le dernier adieu, c'est le dernier sourire
Du livre que la mort va fermer pour jamais.

» C'est ainsi qu'en poésie l'idée de l'automne éveille toujours dans les esprits l'image de la mort prochaine.

» Et de là vient que pour tous les hommes, instruits ou ignorants, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, l'automne est la saison fâcheuse, la saison qui ramène les bronchites, qui envenime les maux.

» Eh bien! l'automne est, dans notre climat, une saison odieusement calomniée. Il n'y en a peut-être pas qui soit plus saine et plus douce.

» La campagne en ces derniers jours a des charmes exquis. J'envie ceux qui peuvent se procurer en ce moment quinze jours de villégiature dans quelque grande forêt ou dans quelque joli bois. Les arbres ont des colorations si variées et si merveilleuses; les lointains se nuancent d'un gris doré si lumineux, si élastique à l'œil.

» Oh! que l'automne a de jouissances; c'est une joie sans égale de respirer cet air paisible et tiède, de se dissoudre, de se fondre dans cette nature vaporeuse et caressante.

» Prenez garde! dit-on, la bronchite vous guette, la fâcheuse bronchite! Couvrez-vous, ne sortez qu'emmitouflé!

» Je suis convaincu qu'on ne s'enrhume qu'à force de prendre des précautions. Le mieux en ces sortes d'affaires est de ne rien exagérer. Au grand air, quand on ne s'es! pas amolli, on n'attrape jamais rien.

» Le danger, c'est quand on sort d'un endroit chaud, du théâtre, par exemple, pour chercher, au froid de la rue, une voiture qu'on ne trouve pas toujours tout de suite. Ah! dame, là, il faut prendre garde, les passages brusques du chaud au froid sont dangereux. Mais à la campagne, ne vous inquiétez ni du temps humide, ni du brouillard, ni du froid.

» N'écoutez ni les médecins timorés ni les poètes poitrinaires. Laissez les uns prescrire des précautions et des remèdes; laissez les

autres roucouler des romances sentimentales sur la chute des feuilles; vous ne tomberez pas comme elles

» Fiez-vous à la bonne nature et célébrons ensemble les douceurs et les charmes de l'automne, la plus belle, la plus somptueuse, la plus délicieuse des quatre saisons. »

La vieille aux passe-roses.

En revoyant l'autre jour un des plus beaux sites de nos environs, un incident assez plaisant m'est revenu à la mémoire.

Il y a bien, de cela, une douzaine d'années. En promenade, un beau dimanche, nous passions dans ce même endroit. Avec nous, un banquier de nos amis et sa famille.

Tandis que nous contemplions le merveilleux point de vue que nous avait tout à coup dévoilé la lisière de la forêt, une vieille paysanne s'approche de nous.

« Alors, ces dames et ces messieurs trouvent-ils ça bien beau ? » dit-elle du ton d'une personne qui avait tout simplement envie de faire un « brin de causette ». C'est que les occasions sont rares dans ces parages solitaires. Pauvre femme, qui n'avait sans doute que ses poules à qui causer, elle était tout heureuse de voir du monde.

— Mais, c'est superbe, répondons-nous. N'êtes-vous pas de notre avis, madame ?

— Oh ! oui, bien sûr, mais, n'est-ce pas, on ça voit tous les jours. On s'habitue.

— Ah ! vous habitez près d'ici ?

— Mais oui. Dans cette maison qui est là tout proche. Descendez jusque-là. J'ai justement dans mon jardin des beaux passe-roses ; j'en ferai un bouquet pour ces dames. Et puis, vous savez, c'est bien plus magnifique encore depuis le « signal ». Y a un banc où on peut s'asseoir. Venez seulement avec moi.

Nous suivions la paysanne jusqu'à sa maison.

Devant la porte, sur une chaise et appuyé contre un grand coussin blanc qui lui retombait sur les épaules, un petit vieux, tout jaune, amaigri, ridé, les mains décharnées et tremblantes jointes sur la poignée de sa canne.

« C'est mon mari, dit la paysanne ; il prend le soleil. Il est très malade. Hélas ! il n'en a plus pour bien longtemps. » Et, se tournant vers lui : « N'est-ce pas, mon ami, que tu n'en as plus pour bien longtemps ? »

De la tête, le pauvre vieux, point du tout étonné de la question, fit un petit signe indiquant qu'il était d'accord et qu'il en avait pris son parti.

« Entrez au jardin, ces dames ; voyez les beaux passe-roses. Vous pouvez seulement cueillir ; il y en a assez. Pendant ce temps, je vais conduire ces messieurs au « signal » ; c'est là tout près, sur ce petit mamelon. »

Du « signal », en effet, la vue était incomparable.

« Dites donc, un hôtel ici, à quelques pas de la ville, avec un funiculaire ! » s'écria soudain le banquier, dans le ravissement.

— Que dites-vous ? fit la paysanne, subitement intriguée. Mossieu veut construire un hôtel ici ? Oh ! vous savez, c'est à vendre, ce terrain. N'est-ce pas, mon mari est vieux, malade ; d'ailleurs, vous l'avez vu ; il ne peut plus rien faire. Ma foi, moi aussi, je ne suis plus en bouton ; j'ai eu soixante-trois le douze du mois passé. Allez, mossieu, on a bien travaillé ; on est bien fatigué. Aussi, on voudrait pouvoir trouver une petite maison, dans le bas, plus proche de la ville, avec un petit jardin ; rien que ça. On garderait des poules. J'irais au marché vendre mes légumes et mes œufs. Ça nous suffirait.

Je ne sais quelle malicieuse envie nous vint alors de profiter de la situation et de rire un brin de la simplicité de la bonne femme.

« Ah ! c'est à vendre ? » repartit l'un de nous, en prenant un air sérieux. Voici, justement, monsieur, qui est banquier et qui s'occupe beaucoup de ces questions d'hôtels. »

— Eh bien, c'est comme je vous dis, messieurs. On voudrait quitter ici, si on peut bien vendre... Car, enfin, n'est-ce pas ?...

— Oui, oui, nous comprenons. Vous ne voulez pas le donner, votre petit domaine ; c'est très naturel. La question du prix est à débattre.

Après un moment de silence, la paysanne reprit :

— Alors, dites-moi, oserais-je demander l'adresse de mossieu ? Si je vais mercredi en ville, je pourrais toujours passer, pour voir...

Nous lui donnons nos noms et notre adresse. Comment faire autrement ? Après tout, ça ne nous engageait pas beaucoup.

A ce moment, les dames nous rejoignent, chacune avec son bouquet de passe-roses. Nous prenons congé de la bonne vieille, en la remerciant de ses amabilités.

« Ça fait que voilà, dit-elle en nous quittant, pour ce qui est de la vente, on attend un mot de ces messieurs. »

Nous n'avions pas fait vingt pas que la paysanne nous rappelle :

« Hé ! messieurs ! » crie-t-elle, en revenant vers nous de toute la force de ses vieilles jambes, « à propos, je pense toujours à cette vente... Tout de même, ne faites-voilà rien avant demain matin à sept heures ! »

X.

Pêcheur et sénateur.

La session législative venait d'être close ; sénateurs et députés étaient partis en vacances, joyeux comme des collégiens que l'on met en liberté, heureux de retourner dans leurs familles et de revoir leur chère province.

Pendant que les uns astiquaient leurs fusils en attendant l'ouverture de la chasse, d'autres, aux goûts moins belliqueux, recherchaient des plaisirs plus calmes ; dans ce nombre se trouvait le sénateur Riquois, pêcheur à la ligne endurci qui, dès son retour, se hâta d'inspecter ses lignes.

Il en avait le plus grand soin.

Avant de partir, il les avait lui-même pliées, empaquetées et placées dans un placard à l'abri de l'humidité, en les recommandant spécialement à sa femme.

Les lignes étaient en bon état, les gaules droites et flexibles, les crins solides, les hameçons non rouillés, bien aiguisés.

La première condition pour réussir consiste à être bien outillé.

Le lendemain, sans plus tarder, M. Riquois se leva de bonne heure ; coiffé d'un large chapeau de paille, vêtu d'un complet de coutil, il se dirigea vers la rivière pour se livrer à sa distraction favorite. Il marchait d'un pas guilleret, tenant ses gaules d'une main, une épuisette de l'autre, portant en bandoulière un panier d'osier destiné à recevoir le poisson et renfermant les amorces, les lignes de rechange, les hameçons, les crins de Florence, les mouches artificielles, tous les petits objets indispensables à un pêcheur vraiment digne de ce nom.

Il avait une place de prédilection où, chaque année, il s'installait, une place excellente, abritée par un vieux saule ; à cet endroit, la rivière, en serpentant, décrivait un crochet, formant un petit golfe dans lequel le poisson aimait à se donner rendez-vous.

La pêche y était toujours fructueuse.

Lorsque M. Riquois arriva, son désappointement fut grand, la place était prise : un jeune homme y était assis.

Le sénateur ne put dissimuler sa contrariété.

Il interpella l'intrus.

— Pardon, monsieur, dit-il, vous avez pris ma place.

Le jeune homme le regarda étonné.

— Votre place, dit-il ; voilà trois mois que je l'occupe tous les jours.

— Moi, monsieur, je l'occupais l'année dernière ; voilà dix ans que je l'occupe !

— Il fallait mettre un écriteau, reprit le jeune homme, narquois ; ici la place appartient au premier occupant.

Sur cette remarque pleine de justesse, M. Riquois se résigna à s'installer un peu plus loin.

Il monta sa ligne, prit consciencieusement le fond de la rivière avec un plomb en faisant le moins de bruit possible, plaça un ver au bout de l'hameçon et, ayant posé sa ligne, il attendit attentif, l'œil rivé sur la plume qui flottait, légère, à la surface de l'eau.

Le temps paraissait propice, un peu orageux, pas de vent.

Une demi-heure passa, une heure, rien, pas un coup de bec ; la plume demeurait désespérément immobile. M. Riquois regarda son voisin, il ramenait une perche énorme. Le sénateur rageait ; il retira sa ligne, renouvela le ver ; cette délicate attention ne produisit aucune impression sur les goujons.

Le voisin était toujours heureux.

M. Riquois changea d'amorce, remplaça le ver par des asticots ; les asticots n'eurent pas plus de succès.

Les poissons allaient, venaient, indifférents aux avances du sénateur qu'ils semblaient narguer ; quelques-uns s'amusaient à happer les mouches qui volaient à la surface de la rivière ; d'autres montraient leur joie en se livrant à de petits sauts de carpe tout à fait réjouissants.

M. Riquois changea de place, laissa les asticots pour pêcher au blé cuit, amorce préférée des gardons ; les gardons allèrent se faire prendre à la ligne du voisin. Il pêcha à la mouche, au fromage, à la mie de pain, toujours en vain.

La nuit était arrivée, il fallait se retirer ; il plia bagage, son voisin en fit autant ; il put constater que son filet pouvait à peine contenir le produit de sa pêche ; il était bondé de perches, de gardons, de brochets, de goujons.

M. Riquois jeta un œil d'envie sur le jeune homme et rentra chez lui de fort mauvaise humeur.

Il se promit de prendre sa revanche.

Le lendemain, il se leva de bonne heure, certain de devancer son rival et de reprendre sa place habituelle.

Il fut déçu.

Lorsqu'il arriva, le jeune homme était déjà installé.

M. Riquois dut se placer plus loin.

Comme la veille, il ne prit rien, pendant que son voisin remplissait de nouveau son filet.

Le sénateur était furieux en rentrant chez lui, il essuya des quolibets de sa femme et de sa belle-mère ; cette dernière vivait chez lui.

Le jour suivant, il se leva à quatre heures du matin, espérant arriver le premier.

Trop tard !

Son rival était déjà arrivé.

— Ah ! ça, il ne fait donc rien, cet animal-là ! se dit le sénateur ; il est toujours à la pêche !

Il se plaça à côté de lui ; il avait préparé des amorces faites avec du pain de chènevis ; en outre, il pétrit des boulettes de terre glaise qu'il remplissait d'asticots.

Il jeta le tout en face de sa ligne.

Comble de la déveine ! Le courant entraîna les amorces sous la ligne de son rival qui en profita ; les poissons se faisaient prendre comme à plaisir ; le jeune homme n'avait que le temps de jeter sa ligne et de la retirer.

Son filet était insuffisant pour contenir ses poissons.

M. Riquois ne prit qu'une ablette.

Le jeune homme lui offrit généreusement la moitié de sa pêche ; le sénateur accepta.

Il lia conversation.

— Vous aimez beaucoup la pêche, à ce que je vois ? lui demanda-t-il.

— Faut bien faire quelque chose, dit le jeune homme.

— Votre profession vous laisse des loisirs ?

— Que trop ! soupira le jeune homme.

Oh ! oui, pensa le sénateur.

— Vous vivez de vos rentes, sans doute ? reprit-il.

— Moi ? je suis sans place, voilà pourquoi je suis toujours à la pêche.

— Vous êtes sans place ? dit M. Riquois qui entrevit aussitôt le moyen de se débarrasser de son concurrent, rien n'est plus facile que de vous en trouver une ; je possède une certaine influence que je serais heureux de mettre à votre disposition.